Le General Marchand

Les tirailleurs indigènes qu'il conduisit à la conquête de l'Afrique le surnommerent un jour Paki-Bô, ce qui veut dire l'Ouvreur de Routes. C'est bien le nom qu'il fallait donner à l'homme de Fachoda.

Il a été, dans les plus médiocres temps de notre histoire, le conquérant, celui qui avance et qui accroit, et aussi celui que rien n'arrête et qui arrive au but qu'il s'est donné. Il a réellement ouvert la route et brisé l'obstacle. Deux exemples sont restés, de cette énergie et de cette audace, qui montrent Marchand toujours le même, d'un bout à l'autre de sa carrière.

Il était jeune commandant. Il préparait son expédition, devenue si fameuse, du Congo au Nil. Un petit vapeur devait le suivre, le Faidherbe. Mais, entre les deux fleuves, il y avait deux cents kilomètres à franchir à sec. Or, le Faidherbe n'était pas démontable, et Marchand n'avait pas d'autre bateau. Il n'y a pas de bateau non démontable pour Marchand. Le Faidherbe fut déboulonné, pièce à pièce. Il restait pourtant un gros morceau, la chaudière, qui ne pouvait pas être portée, comme le reste, par les pistes étroites de la forêt. Il fallait une route pour la faire passer. Marchand fit une route, de cinq mètres de large, sur les deux cents kilomètres. Paki-Bô.

Dix-sept ans après, dans l'été 1915, le général Marchand avait à préparer l'offensive de Champagne. Il lui fallait avancer ses lignes, trop éloignées des lignes ennemies. Bien d'autres auraient suivi la méthode habituelle: avancer lentement en zig-zag par des travaux souterrains, au risque d'échouer, dans des contre-mines ou sous un pilonnage d'artillerie. Marchand, lui, proposa de bondir en une nuit, à découvert, sous la seule protection d'un feu roulant de nos canons. Castelnau, quand le projet lui fut soumis, ne put que dire, souhaitant un miracle: Essayez! C'est saint Louis, demain!" Marchand réussit et ne perdit que quelques hommes. Paki-Bô.

La route ouverte par Paki-Bô lui a été fermée, sa carrière brisée. Faut-il rappeler Fachoda à la jeune génération? Quand Kitchener arriva à Fachoda pour prendre la place, il osa dire à Marchand:

"Major, la prépondérance de mes forces sur les côtes..."

Marchand l'interrompit:

Mon général, la prépondérance des forces militaires ne se démontre que par le combat."

Mais les gouvernements de la France, depuis longtemps, avaient perdu la fierté et souvent ne connaissaient même plus l'honneur. Fachoda, Tanger, Agadir, quels abandons! Et même, depuis la victoire, San Remo, Spa, Boulogne, Londres, Paris, Cannes, Gênes... Quant aux capitaines vainqueurs, ouvreurs de routes et porte-drapeaux, des brimades ridicules ont récompensé le plus souvent leurs efforts. Mangin, qui fut à Fachoda lieutenant de Marchand, devait connaitre un jour, pour avoir failli percer les lignes allemandes, l'exil en Seine-et-Oise—que M. Painlevé appelle avec gravité les départements limitrophes du département de la Seine. Marchand, à son retour d'Afrique, fut prié d'aller se faire oublier à Fontainebleau. Nos soldats sont trop grands pour certains petits hommes installés: ils leur font peur.

Quand Marchand, quelques années plus tard, donna sa démission, il déclara:

"Chacun jette ce qu'il peut au minotaure politique. Moi, je lui ai jeté le tronçon d'une épée."

La France était privée d'un bon serviteur. Ces hommes-là sont enveloppés par leurs ennemis politiciens d'une légende calomnieuse, toujours la même: "traineurs de sabres, ils ne sont bons qu'à faire la guerre"... Il est étrange qu'un Gallieni et un Lyautey aient pu poursuivre à Madagascar ou au Maroc une œuvre de gouverneur. On n'a pas laissé Mangin trois mois en Rhénanie. Pourtant, combien de ces militaires sont plus capables de politique, au beau sens du mot, que tant de politiciens! Marchand, autant que maint de ses émules, était digne de hautes fonctions dans un Etat bien organisé. Il le prouva en Chine, pendant la guerre des Boxers, quand il alla représenter la France au milieu de missions alliées groupées sous le haut commandement d'un Allemand, celui-ci étant le doyen d'âge. L'accueil que lui firent les officiers étrangers aurait montré au jeune colonel, s'il en avait jamais douté, que le monde connait les forts et les estime, même s'ils ont figure de rivaux. Les Anglais, comme Kitchener l'avait fait d'ailleurs, témoignèrent du respect au héros de Fachoda. Les Allemands ne furent pas moins corrects, depuis le vieux feld-maréchal comte de Waldersee jusqu'aux plus jeunes, le chef de la légation, Falkenhayn, ou le chef de bataillon Ludendorff... Marchand ne se gênait pas, d'ailleurs, pour leur dire, sur le ton d'une courtoise camaraderie, que les Français les rossesaient un jour sur les champs de bataille. Ludendorff s'en est-il souvenu en 1918?

Les dons politiques de Marchand éclatent dans ses études sur la mer. Ce coureur du monde a longuement contemplé l'espace. Il aime les astres, qu'il appelle les "graves," et sait parler d'eux en poète. Il aime la mer et la comprend en grand colonial. Il est de l'école des hommes de bon sens qui savent qu'un grand domaine colonial ne va point sans une forte marine, et qui tremblent pour nos possessions d'outre-mer quand ils voient diminuer nos escadres. Il a formulé des axiomes comme ceux-ci:

Tous les conquérants le devinrent par la mer.

Maître de l'Empire, maître de la mer sont synonymes.

Qui tient les routes maritimes tient la terre.

Et ces principes, il les applique à la réalité avec une infaillibilité géniale. En 1905, il prédit la guerre de 1914 et la paix de 1919 par cette phrase prophétique:

"L'Angleterre, en regardant du côté de l'Allemagne, ne voit pas la terre allemande continentale, mais seulement Guillaume II, son compétiteur à l'empire de la mer."

L'Angleterre ne voit pas la terre allemande continentale, c'est, en un mot, le traité de Versailles et ses suites.

On s'est débarrassé, comme d'un géneur, de ce génie politique. On ne l'a repris que pour faire la guerre, quand on ne pouvait pas se passer de soldats. Lui, pour servir quand même, a cherché ce qui manquait le plus à la France, ce qu'il fallait lui donner, pour la maintenir d'abord, pour la faire plus grande ensuite, si c'était encore possible. Il a vite trouvé, hélas: des enfants. La France risque de mourir faute d'enfants. Et Marchand a consacré sa vie civile à la lutte pour la natalite.

—Il a pensé que le suffrage familial, qui accorderait au père de famille autant de voix qu'il a d'enfants, serait un moyen efficace d'enrayer le fléau qui ruine de moins en moins lentement la France. Après sa démission, c'est sur ce programme électoral qu'il voulut se faire élire député en 1906. Avec une confiance assez naïve dans le suffrage universel, il affronta un quartier populaire. Une coalition radicale-socialiste eut raison de lui. La démocratie le rejetait une seconde fois, non plus seulement par ses mandataires, mais par un acte du peuple-roi lui-même. Marchand, après ses premières déceptions, avait gardé bien des illusions. Au rebours du lieu commun erroné qui oppose l'acte et le rêve et les croit incompatibles, Marchand témoigne que l'homme d'action le plus énergique est souvent mû par un grandiose idéalisme. L'expedition du Congo au Nil n'était pas un coup de main monté par un colonial pour passer utilement son temps et pacifier quelques tribus. Une grande idée politique avait mené Marchand à Fachoda. De même, il avait eu le dessein d'entrer au Parlement pour tâcher de ranimer la vitalité française. Mais il eut le tort de croire toujours que son idée serait assez forte pour balancer les intérêts politiciens, et de compte, pour réaliser de nobles projets, sur un état dont les principes mêmes les excluent.

Jamais abattu, Marchand lutte encore. On le trouve à la tête de toutes les œuvres, de tous les comités fondés pour arrêter la dépopulation. Il n'a pas cessé de servir la patrie. Il s'efforce de vaincre sa triste destinée de vainqueur humilié, de conquérant abandonné, celle des Dupleix et des Montcalm. Maix ceux qui l'ont connu à vingt-cinq ans—l'âge où la croix récompensait sa première blessure—n'ont jamais revu dans son regard profond la flamme joyeuse des premiers espoirs.—Asmodée.

LEGENDE DES FLEURS

Dès que Jésus crucifié par la malice humaine eut rendu le dernier souffle, la terre trembla et se couvrit de ténèbres.

Le soleil revint, mais il n'éclaira qu'une terre désolée. Partout une végétation uniformément verte; pas une fleur pas un parfum. Les arbres semblaient morts et les oiseaux se taisaient.

Les hommes se plaignirent. Marie remontée au ciel près de Jésus, dit au Père Céleste: Père Infiniment Bon, pourquoi n'y a-t-il plus de fleurs sur la terre?. Elles étaient les amies des hommes; elles paraient leurs demeures; elles égayaient leurs fêtes; elles pleuraient sur leurs tombes; elles leur parlaient du Ciel et les rendaient meilleurs.

Oh! je vous en prie, rendez-les à la terre!

—Non, répondit le Père Céleste. Les fleurs étaient les sourires du globe terrestre; mais les hommes sont trop mauvais, la terre est triste et ne sourira plus."

La douce Vierge s'adressa à son Fils: "O mon Jésus, vous qui avez tant aimé les hommes, pardonnez-leur encore; faites sourire la terre.

—Ma mère, répondit Jésus, la terre ne peut plus sourire. Mais cherchez dans le ciel autour de nous, et si vous trouvez parmi les habitants célestes des âmes disposées à retourner sur la terre sous forme de fleurs, prêtes à souffrir de la cruauté des hommes, sans jamais se plaindre, rivées au sol immobiles, bien que vivantes, vos prières seront exaucées, la terre aura des sourires."

Marie se mit à chercher.

Elle passa près de l'enfer, elle n'entendit que cris de rage. Au purgatoire, ce furent des larmes et des plaintes. Elle alla trouver les anges; ils ne savaient que chanter les louanges de Dieu. Les saints et les saintes, les martyrs, avaient tous plus ou moins soufferts sur la terre; les hommes les épouvantaient.

La douce Vierge reprit le chemin de sa demeure.

En passant près des limbes, elle entendit un chœur de petites voix qui gazouillaient. Elle entra et vit des milliers de petites âmes jouant avec des étoiles.

"O vous, petites âmes si pures, maigre l'ombre du péché de la race, leur dit Marie, voulez-vous retourner sur la terre parmi les hommes?"

Ces petites âmes se souvenant peut-être des douceurs du berceau, des caresses maternelles, s'écrierent toutes: "Oui, oh, oui, Vierge Marie, nous voulons retourner sur la terre pour consoler les hommes."

La Vierge les prit toutes dans son blanc manteau, et, escortée des anges, elle descendit sur la terre.

C'était la première nuit de mai. Marie voyagea toute la nuit, le matin elle regagna le ciel.

Les hommes s'éveillent avec le soleil, ils poussèrent des cris de joie, la terre vivait. Au fond des plus sombres forêts, sur les plus hautes montagnes, sur des eaux, dans les champs, dans les prairies, des milliers de fleurs riaient au ciel d'où elles étaient descendues.

Chaque année, la première nuit de mai, la Vierge revient sur la terre escortée des anges portant dans son blanc manteau de petites âmes pour remplacer celles qui ayant trop souffert ne peuvent plus sourire.—Margueret.

Lettre au Redacteur

Nous sommes heureux de porter à la connaissance de nos lecteurs la lettre suivante que nous venons de recevoir de M. R. W. Colomb:

Le 14 juillet 1922.

A. M. le Rédacteur de l'Abeille,

Cher Monsieur:

Le réverend Zeimer, d'origine allemande, le bon pasteur réformiste de l'église épiscopale de l'avenue Claiborne, a récemment fait comprendre à ses paroissiens que la Nouvelle-Orléans n'était plus une ville française, qu'elle avait cessé de l'être depuis 1803. Que son salut et son bien-être exigeaient qu'elle devienne et demeure uniquement et purement américaine. Il a prétendu que les histoires des beaux jours et du bon vieux temps des Créoles n'étaient bonnes que pour les contes et poésies et dans les tableaux. Qu'il ne fallait pas entretenir des relations sociales ou spirituelles avec l'Europe—(la France et Rome sous entendu probablement) sous peine de perdre le bon vouloir et la bienveillance des gens du nouveau-monde. Se rappelle-t-il donc qu'un français découvrit le site de notre ville et fonda une colonie française? Se souvient-il que les Créoles dominaient dans le commerce et dans la politique? Qu'ils dictaient les modes, les coutumes et les usages? Qu'ils étaient l'aristocratie et la fine fleur de la Louisiane?

Bonaparte a voulu que les liens se resserrent entre les français de la Louisiane et ceux de l'Europe. Qu'ils envoyaient leurs enfants en France compléter leur éducation, developper leurs talents et perfectionner leurs goûts.

En relatant les évènements de l'époque de 1814-15, Laussat a bien voulu reconnaître la conduite admirable des Louisianais de descendance française. C'est à un prêtre français, l'abbé Dubourg, que le général Jackson s'est adressé après sa victoire sur la plaine de Chalmette, le priant de faire célébrer un office d'actions de grâces publiques en témoignage de sa reconnaissance envers le Divin Maître pour le succès de ses armes.

Pershing a voulu rappeler à Lafayette que l'entente était toujours en vigueur, et le pacte fut scellé de nouveau dans les versements de sang de ceux qui dorment dans les plaines de la Flandre, sous les pavots rang sur rang. Nous sommes fiers de notre origine française et nous saluons aujourd'hui son drapeau tricolore.

Bien à vous

R. W. COLOMB.

A QUI REVIENNENT LES PRIX

Mme J. H. de la Vergne, née Gibbons, membre d'une famille très distinguée de la Nouvelle-Orléans, le cheval "Doughboy" (en vérité la jument "Bess"), et l'une des coupes remportées par Mme de la Vergne et "Doughboy" dit "Bess," lors du concours hippique de la Légion Américaine le 4 juillet dernier. (Voir article en première page, colonne locale.)

AU COMITE DUPLEIX

Un Discours de M. Andre Lefevre

Le Comité Dupleix, dont chacun connait l'inlassable activité patriotique, sous la présidence de M. Gabriel Bonvalot, avait demandé à M. André Lefèvre de prendre la parole à l'issue de son déjeuner bimensuel.

Après avoir constaté la volonté de paix de la France, l'ancien ministre examine la situation de l'Allemagne.

Le monstre s'est refait. La Commission des réparations s'apitoie de temps à autre sur son sort! Avons-nous eu pareille chance en 1870?

Un jour prochain, l'Allemagne dévalorisera son mark, déja tombé si bas, et lancera un mark nouveau. Ce jour-là, elle priera ses contribuables de payer leur arriéré et ils le feront. Les finances du Reich seront alors rétablies tandis que tous les capitalistes étrangers qui ont acheté du mark ancien seront volés: ce qui ne sera en somme que justice, puisqu'en payant le mark en bonnes devises, ils soutenaient indirectement le crédit de l'Etat allemand.

Rathenau a été assassiné parce qu'il ne voulait pas la guerre tout de suite. Mais la guerre, M. André Lefevre la prevoit pour dans cinq ou dix ans. Il ajoute qu'il peut se tromper, mais que "le fait de nous y préparer ne saurait porter ombrage aux autres peuples, d'autant plus que nous n'attaquerons pas, que nous ne ferons jamais que nous défendre, que nous nous battrons une fois de plus à l'heure de l'autre..."

Le grand état-major allemand, la Reichswehr comportent un nombre d'officiers triple de celui qui est autorisé par le traité. Sur les 100,000 hommes qui composent officiellement la Reichswehr il y a 74,885 sous-officiers, commandés par 286 colonels et lieutenants-colonels là où 60 suffiraient!

Les destructions d'armements, les réductions d'établissements militaires sont camouflées, malgré les efforts de la commission Nollet. M. André Lefèvre en donne des exemples frappants en ce qui concerne la manutention et les fabriques de canons. Les associations d'anciens du même régiment, où l'on ne voit jamais de mutilés, sont un autre camouflage grossier d'unités en formation. Les listes d'affectations données par les journaux pour les officiers et sous-officiers de reserve devraient ouvrir les yeux des plus butés.

Très applaudi, l'ancien ministre conclut à la necessité urgente de prévoir et de préparer la défense du territoire, chacun sachant d'ailleurs que la France n'attaquera jamais.

Puis le général des Garets rappelle éloquemment la leçon de 1869, époque à laquelle il était officier d'ordonnance du maréchal Niel, et M. André Lafargue, rédacteur en chef de l'Abeille de la Nouvelle-Orléans, vient exprimer en termes vibrants "les sentiments de millions d'Américains" pour la cause de la France victorieuse et meurtrie.

Devant certaines personnes, il ne faut pas parler de soi-même et de ses services avec trop de modestie; alles seraient trop heureuses de vous prendre au mot.—Pasteur.

LES DEUX BAS

Je me rappelle très bien le premier de ces deux bas.

Tout petit, je le voyais naître entre les mains des vieilles mamans alsaciennes, assises devant leur porte, sur le banc de grès rouge.

Elles avaient un porte-aiguille fixe passé dans la ceinture de leur robe; et, avec deux autres aiguilles, les vieux doigts tricotaient... tricotaient...

La laine blanche, ou grise, ou noire, glissait vite... très vite, jusqu'au moment où il fallait retrécir et compter les mailles.

Alors, on s'arrêtait, on prenait des mesures, on faisait plier des mains, le pouce en dedans... Il y avait des délibérations entre les jeunes femmes et les grand'mères...

Puis le duel des longues aiguilles recommençait... le bas s'amenuisait...

Et moi, dans mon jeunet cerveau, je me demandais avec admiration comment les vieux yeux, derrière les vieilles lunettes, pouvaient s'y reconnaitre dans tous ces milliers de petites mailles...?

Quand c'était fini, on se redressait avec un sentiment de satisfaction et de fierté.

Que ce fût pour le père, ou la mère, ou le petit gas, le patrimoine familial était augmenté d'une paire!

Oh! ce n'était pas de la camelote!... on passait l'objet de mains en mains... Chacun l'examinait en connaisseur.... C'était de la bonne laine, fine et solide; aujourd'hui, une caresse dans les mains... demain, une chaleur aux pieds, pour les mois d'automne et d'hiver, quand la brise mordrait.... quand la pluie tomberait... quand la neige doucement ensevelirait toute la vallée qui va de Steige à Selestat.

On m'appelait parfois:

—Essaye un peu...?

Fier comme Artaban, j'enfilais alors les hauts bas qui escaladaient mes petits genoux:

—Si tu as froid, avec cela!...

Et, dans la grande armoire, la paire allait hausser la pile tremblante des autres paires.

—

Ce bas-là durait... durait!...

Au bout de longs services, quand il était fatigué par le soulier solide, ou déchiré par le sabot retentissant, il restait de taille à supporter pendant des années encore toutes les réparations. Il devenait même meilleur, plus souple à la jambe, plus chaud au pied.

Que dis-je!... Le bas de laine, tricoté par la maman ou la grand'maman, était tellement le fidèle serviteur, qu'il semblait ne plus jamais pouvoir vous quitter. Son service de bas fini, il se transformait en mitaines, en manches, en genouillères.

Quand il arrivait à la fin des fins, si tant est qu'il eût une fin, on le dévidait... et, avec la vieille laine, on refaisait des bas tout neufs.

Tel le phénix, le bas renaissait de ses cendres, si j'ose m'exprimer ainsi.

Parfois, comme deux époux, les deux bas n'avaient pas des destinées identiques.

L'un se perdait en un jour de lessive, emporté par le courant de la rivière, ou le vent de la vallée.

Un seul bas restait...

Que faire d'un bas?

Que faire?... On lui donnait une suprême mission. On le montait dans la chambre à coucher; on lui confiait les économies honnêtes, jour à jour accumulées... on le gonflait de pièces d'or et d'écus d'argent.

Le bas alors s'arrondissait avec joie; il prenait du ventre comme un bourgeois cossu, et on le couchait avec des précautions attendries au fond du meilleur tiroir, comme on couche un enfant dans son berceau.

Parfois même, quand les autres enfants dormaient et que la maison était bien close, les parents le sortaient, le beau bas de laine; ils le soupesaient avec admiration et se souriaient entre eux...

Il était là, le produit de leur long travail... là... très en sûreté...

Que de bien possible!... Que de sécurité dans la vie!... Que d'indépendance discrète il représentait, le bas de laine!... Ce bas que Dieu a dû susciter jadis, au fond des temps simples de l'arrière-histoire, et qu'on devine dans la Bible, au chapitre de la femme forte.

Mais, en ces derniers temps, a surgi un autre bas...

Il n'est pas de laine, mais de soie.

Ce bas, les grand'mères ne le tricotent jamais... les jeunes mamans, pas davantage.

Il n'est ni le centre ni l'intérêt de reunions familiales.

Au contraire, quand ce bas arrive dans une maison, il inquiète ceux qui en ont la garde.

De couleurs brillantes et variées, comme les ailes du papillon, il n'est ni chaud ni discret.

De mailles fines, très fines, un rien l'abîme, l'arrache, le fait éclater.

Ce bas, loin de constituer un patrimoine, est une ruine.

Il coûte de 9 fr. 90 à 200 francs la paire.

A 9 fr. 90, il ne dure que quelques jours; et, à 200 francs, on ne le porte guère que trois fois.

Il n'est de la famille ni par sa naissance, ni par son séjour, ni par sa mort.

Avec lui, on ne fait ni mitaines, ni manches, ni genouillères; et la soie de ses mailles n'est bonne qu'à jeter.

Il n'est pas une protection... il serait plutôt une tentation.

Les femmes ne le regardent pas comme elles regardent la laine modeste, avec toute la bienveillance, mais avec toute la jalousie de leurs yeux.

Alors, me direz-vous, si le bas de soie est une telle chose, étrangère, inutile et ruineuse, il n'y a que les gens riches, très riches à en porter...?

Erreur!... Regardez donc autour de vous...?

Portent des bas de soie, des femmes, des jeunes filles pauvres, très pauvres, qui travaillent toute la journée pour gagner leur âpre vie.

Car, je vous le répète, on en a mis partout à la portée de leur pied et de leur bourse... oh! pas à 10 francs!... le billet bleu entier les aurait peut-être effrayées... mais à 9 fr. 90... ce qui est évidemment beaucoup plus abordable.

Aussi je crois que si le bon Dieu a inventé le modeste et doux bas de laine, ce doit être le diable qui, dans un coin de sa maligne cervelle, a trouvé le bas de soie.—Pierre l'Ermite.

FRERES ENNEMIS

Au bourg d'Epineuil et sur tout le coteau pierreux peuplé de villages ensoleillés qu'encerclent des vignes noueuses, au-dessus de la vallée nonchalante de l'Armançon, chacun, depuis des années, connaissait l'inimitié violente qui divisait les frères Marrois.

Un partage mal fait, une préférence du père Marrois, rude et têtu, pour Jacques, son plus jeune fils, qui avait hérité des trois quarts des biens de famille, avaient engendré cette haine que le temps avait fortifiée, durcie comme le cœur des vieux rouvres, et depuis bientôt dix ans, les deux maisons, de chaque côté de la rue montante, se regardaient, hargneuses et hostiles.

Jacques Marrois, au lendemain de la mort du père, s'était installé en maître dans la demeure familiale, pendant que son frère aîné, Vincent, louait en face, comme pour raviver chaque jour la source de son inimitié, une mauvaise bicoque de vigneron, et, pendant que le premier, ayant ouvriers et servante, remplissait ses celliers des meilleurs vins du finage, l'autre, tout le jour, la botte sur le dos, la pioche en main, trimait comme un mercenaire, penché sur les sillons appauvris que lui avait laissés l'âme vindicative du vieux vigneron, froissé par un mariage conclu contre son gré.

De deux ans plus jeune, Jacques Marrois s'était allié à une jeune fille dont la dot avait encore augmenté son bien; mais, pendant que la vaste demeure paternelle restait vide d'enfants, la modeste maison de Vincent s'était peuplée de trois filles et d'un garçon, dont la présence turbulente, en quadruplant ses soucis, voilait d'une ombre de déception et de tristesse la prospérité de son frère.

Pendant les premières années, des scènes fréquentes et pénibles, qui mettaient la rue en émoi, avaient éclaté entre les deux ménages de ces Rantzau bourguignons, et puis, peu à peu, par une sorte de pudeur et de convention tacite, un silence absolu, farouche, avait tissé entre eux une toile infranchissable, dans une atmosphère lourde d'insultes et d'outrages muets, d'envie, de colères et de rancunes amassées et d'autant plus vives et tenaces qu'elles ne voulaient plus s'épancher.

La guerre était venue: au mois d'août 1914, les deux hommes, avec tant d'autres, étaient partis.

Longtemps ils étaient restés dans leur dépôt, et, depuis quelques semaines seulement, ils se trouvaient sur le front, combattant dans les mêmes tranchées, mais toujours aussi désunis, aussi étrangers l'un à l'autre que par le passé, pendant qu'au village leurs deux maisons continuaient à se défier avec les mêmes regards malveillants.

Jeanne Marrois, la femme de Jacques, avait gardé un personnel suffisant pour poursuivre la tâche abandonnée par son mari; mais sa belle-sœur Germaine, qui vivait péniblement de ses allocations, avait dû laisser en friche une partie de ses pauvres vignes, et, à son retour, Vincent Marrois devait se trouver un peu plus misérable que jadis.

Un soir, le maire vint heurter à la porte de Germaine. Il éloigna les enfants, et la malheureuse femme apprit que son mari avait été tué dans une attaque récente.

Sa douleur fut poignante, mais le lendemain, après les heures d'une nuit de sanglots et de désespoir, la vue de Jeanne qu'elle aperçut causant avec le facteur matinal, la jeta dans une crise d'exaspération qui fit monter à ses lèvres, en paroles véhémentes et en reproches cruels et démesurés, toute l'amertume qui débordait de son cœur meurtri, tout le flot d'injustices dont elle se croyait submergée. Si des larmes jaillirent en même temps de ses yeux, sous l'excès de sa douleur ravivée par la présence de son ennemie qui "elle, avait encore son mari," l'ardeur de sa haine en dessécha aussitôt la source.

Elle ne s'épancha pas en cris violents, mais son visage flétri s'était avancé, jusqu'à le toucher, vers le visage heureux et reposé de sa belle-sœur qui, sous la malédiction de la veuve, recula et disparut dans sa demeure.

—Vincent est donc mort!... murmurait-elle. Et cette pensée ne la fit frissonner que par la considération d'un malheur semblble qui pouvait la frapper. Elle s'était trop longtemps habituée à détester pour s'apitoyer sur le sort de ses proches qui pleuraient à côté d'elle.

Or, des semaines suivirent, un mois entier s'écoula sans qu'elle reçût aucune nouvelle de son mari et voici qu'à son tour une inquiétude grandit en elle, une épouvante de ce silence la traqua nuit et jour. Les vêtements de deuil portés par Germaine et ses enfants, ce flottement noir qui passait à chaque instant devant ses fenêtres, jetèrent le trouble dans ses pensées. Parce qu'elle souffrait, elle comprit mieux la douleur qui palpitait en face d'elle et, de son inquiétude et de ses angoisses, germait un peu de pitié.

Des jours passèrent encore: aux lettres qu'elle écrivait, aux demandes de renseignements rien ne répondait.

Elle avait quotidiennement pris le chemin de l'église et, chaque soir, sous l'étoile de la lampe votive, elle venait joindre ses mains suppliantes.

L'épreuve est une lumière pour l'âme de bonne volonté, la douleur qui prie attire des clartés qui dissipent la nuit dans les réduits les plus sombres du cœur et, peu à peu, en elle, se levait une horreur de la haine dont elle avait vécu, et qu'elle rendait responsable de sa détresse.

Dès que le sens de l'expiation commence à pénétrer l'intelligence, le besoin du rachat nait comme un instinct... Jeanne, alors, jugea qu'elle devait racheter, reparer autant qu'elle le pouvait ce désordre moral, la haine, et, courageusement, un soir de cet hiver, elle entra chez sa belle-sœur.

—Germaine, pardonne-moi, supplia-t-elle... Tu es malheureuse... je le suis aussi... va!... Veux-tu que nous oublions les mauvais jours?

La veuve s'était levée... Cette voix tremblante, cet humble regard, l'abaissement de cet orgueil amollirent d'abord son cœur; mais l'image de son mari, gardant, sans doute, jusqu'à l'heure suprême, l'invincible inimitie fraternelle—est-ce que ses dernières lettres n'en attestaient pas la persistance?—la vision de ce mort qui avait dû emporter avec lui ses farouches ressentiments et qui s'était couché au fond de son trou d'argile, enveloppé pour l'éternité dans son manteau de haine, ressuscitèrent tout le passé hostile avec son long chapelet de misères et de rancunes et, de sa main sèche montrant la porte, pendant que, dressés autour d'elle les enfants s'effaraient de ce drame intime, elle dit seulement, ne voulant pas discuter:

—Sors d'ici!... Va-t'en!... Va-t'en!...

Et sous son regard redevenu mauvais et qui la poussait vers la rue assombrie, Jeanne gémissante et courbant le front se retira.

Derrière elle, quelques instants après, le facteur apportait à Germaine une lettre dont elle ne reconnut pas l'ecriture tremblante et tourmentée, et elle lut:

"Ma chère Germaine, c'est moi, Jacques, votre beau-frère, qui vous écris... J'ai été gravement blessé et si, aujourd'hui, je suis hors de danger, je reste un pauvre infirme, amputé d'un bras et d'une jambe... Je n'ai pas à vous apprendre la mort de Vincent, vous devez la connaître... Ce qu'il faut que vous sachiez, c'est que, voici six semaines, avant la grande attaque, nous nous sommes réconciliés!... C'est lui qui, le premier, est venu à moi: nous nous sommes embrassés!... Moins d'un quart d'heure après, je tombais devant la tranchée... Rester là, c'était me faire achever, mais, en rampant, quelqu'un est venu et m'a emporté dans ses bras: c'était Vincent... A peine dans nos lignes, son étreinte s'est desserrée et nous sommes tombés à côté l'un de l'autre: un éclat d'obus lui avait brisé la colonne vertébrale. Il resta la tête sur ma poitrine et put me dire encore: "Jacques! C'est la fin... récite pour moi un Pater!" Et, au moment où j'arrivais à ces mots: "Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons...." il m'a serré un peu la main et il est mort! Germaine, nous avons tous été bien coupables! Et, c'est pour suivre l'exemple de Vincent que je vous écris, dès que je le puis, à vous d'abord, parce que, de nous tous, vous êtes la plus malheureuse et la plus éprouvée!... Prenez donc cette lettre; allez la montrer à ma chère Jeanne... J'en suis sûr, elle dira comme moi: notre maison sera désormais la vôtre et nos enfants auront deux mères!..."

Germaine écoutait, docile et secouée de sentiments nouveaux, cette grande leçon de pardon et de douceur venue avec tant d'autres aussi nobles, aussi généreuses, de ce lointain horizon d'enfer et de sang où trône la guerre; elle évoquait avec un orgueil attendri son mari, héros obscur abolissant d'un geste, devant la claire vision de la mort après quoi rien ne se répare, l'ancienne et terrible rancune et, elle s'en fut, sa lettre à la main, implorer à son tour, son pardon et sceller dans le réconfort des larmes versées ensemble, l'oubli des injures.—Pierre Vornou.

Le "Matin" demande: Avant 1914 la paix européenne était médiocrement assurée par le jeu de la Triple Alliance et de la Triple Entente. En 1922, l'alliance germano-russe ramène l'Europe à la fâcheuse formule de l'équilibre des forces.—Comment M. Lloyd George, qui se dit pacifiste, peut-il accepter cela d'un cœur léger?